

Colette Soler

Pulsion de mort reconvertie *

Que reste-t-il de la pulsion de mort freudienne, une fois repensée par Lacan ? C'est la question.

Je remarque d'abord que *grosso modo* à partir de 1966, la date de la sortie des *Écrits*, Lacan ne parle pratiquement plus de la pulsion de mort. On peut toujours trouver une phrase ou l'autre dans un séminaire, mais ce n'est pas au centre de sa préoccupation et c'est le signe, je pense, que ce que Freud ciblait avec la pulsion de mort, Lacan l'a fait passer dans d'autres termes. Et pourtant, curieusement, même les lacaniens, qui se réfèrent à l'enseignement de Lacan, n'arrivent pas à cesser d'être aimantés par ce terme de pulsion de mort. Lacan, lui, y est arrivé, il faut bien dire que ce qui le tracasse même, à la fin, c'est la vie, la jouissance majuscule. En ce sens, c'est un de ces termes dont Lacan n'a pas réussi à déplacer l'usage. Quand on parle du sujet, il a déplacé un peu l'usage du terme « sujet » tel qu'il était manié avant lui, mais pour ce qui est de la pulsion de mort, non. Peut-être parce qu'il y a quelque chose qui vibre dès qu'on dit « la mort » ou pulsion de mort, ça fait tout de suite un petit frisson, peut-être est-ce cela, les résonances du terme sont tellement prégnantes qu'on n'arrive pas à les résorber dans une conceptualisation plus abstraite.

En tout cas, si vous relisez l'ensemble des textes de Freud sur les pulsions et la pulsion de mort – son « Au-delà du principe de plaisir », « Le moi et le ça », et les autres textes, sur la guerre, passionnants –, peut-être serez-vous comme moi frappés par le fait qu'on y perçoit, beaucoup plus que dans d'autres développements, le contraste entre l'épistémologie freudienne et l'épistémologie lacanienne : c'est vraiment un autre paradigme, pour reprendre ce terme qui vient d'ailleurs. Pour ne souligner qu'un point d'opposition sensible dès le départ, dans ces textes-là, rien n'est plus étranger à Freud, semble-t-il, que l'idée qu'il y aurait une rupture dans le monde des vivants. Il écrit textuellement cette phrase impressionnante pour un psychanalyste, je cite : « Le développement de l'homme jusqu'à présent ne me

paraît pas exiger d'autre explication que celui des animaux ¹. » Autrement dit, Freud entre dans ces questions, au moins dans l'explicite, avec un postulat continuiste, trans-espèces : des protozoaires à l'homme en passant par les espèces supérieures, il cherche une conceptualisation qui vaille pour tous. Ce point de vue est totalement étranger à Lacan. Lui s'avance dans la question avec, je ne vais pas dire un postulat parce que c'est plus fondé qu'un postulat, mais quand même avec l'hypothèse que dans l'échelle des vivants, il y a une coupure liée à l'émergence du langage articulé. Il ne considère pas que l'homme soit le couronnement de la Création, bien loin de là, mais quand même que l'homme est un mutant par rapport à toutes les espèces mutiques. En ce sens, son épistémologie est discontinuiste. C'est d'ailleurs pourquoi à la fin il commence à se préoccuper d'une jouissance qui serait substance jouissante non parlante, et qui en tout cas ne peut pas être pensée comme discontinue. C'est tout à la fin, ce sont des perspectives qui ouvrent presque sur l'au-delà de son enseignement.

Alors, comment Lacan a-t-il lu la pulsion de mort freudienne ? D'abord, il a considéré, et ce n'était pas évident au moment où il l'a fait, que c'était une élaboration centrale et inéliminable de l'élaboration de Freud. C'est dire qu'il s'est opposé à un certain nombre de postfreudiens qui voyaient dans cette notion l'effet du vieillissement et de la guerre sur Freud. C'est toujours une tentation quand on échoue à penser une production nouvelle que de se rabattre sur la psychologie de l'auteur. Pour Lacan, au contraire, ce n'était pas une pièce rapportée, mais une notion centrale à la fois de la pratique et de l'élaboration freudienne et pourtant à repenser complètement. Comme premier pas, il a fait deux choses au fond, une critique explicite, et puis une interprétation, mais qui n'est pas psychologique.

La critique, d'abord. Elle consiste à en souligner l'aporie conceptuelle, le paradoxe. Dans les pages 124 et 316 des *Écrits*, il dit : « C'est une notion que l'on ne peut prendre que comme une notion ironique ². » Son impasse tient à la tentative de formuler l'expérience humaine, c'est-à-dire l'expérience d'un être qui parle, et qui est marqué par le langage dans les termes de la biologie. C'est le biologisme de Freud – il emploie ce terme quelque part – qui est visé. Évidemment, on saisit là l'écart de leurs deux hypothèses de départ. Il est donc conduit à reformuler autrement, de manière non biologique, ladite pulsion de mort et à opposer l'approche langagière de l'approche biologisante de Freud, mais il en fait aussi une interprétation qui n'est pas une interprétation psychologique, disais-je, c'est-à-dire qui ne vise pas à interpréter le sujet Freud dans son désir. Il suppose que c'est faute de disposer des concepts qui lui auraient permis de dire autrement l'expérience analytique que Freud a été conduit à cette notion aporétique.

Je résume rapidement, j'ai suivi cela en détail dans mon cours à Paris. Il part du fait que Freud a tenu dur comme fer au binarisme des pulsions. Il le formule d'abord comme dualisme des pulsions du moi conçues comme des pulsions d'autoconservation et des pulsions libidinales, sexuelles – premier binaire. Puis il aperçoit que son « Au-delà du principe de plaisir » et aussi son « Pour introduire le narcissisme » mettent en question ce binaire. Car si le moi est lui-même un objet libidinal comme un autre, et même précédant les autres, il n'y a donc pas de hors-champ par rapport à la libido, il n'y a pas d'un côté la libido d'objet et de l'autre l'autoconservation, tout est libido. Alors, va-t-il falloir conclure au monisme, comme l'a fait Jung ? Mais non, Freud insiste, il ne peut pas le justifier, mais il le soutient, il faut tenir au dualisme, il doit y avoir deux principes et c'est une des raisons qui lui fait faire le saut de l'au-delà du principe de plaisir qu'est la répétition sous transfert, à la notion plus générale de pulsion de mort. L'au-delà du principe de plaisir n'impliquait pas en lui-même l'introduction de cette pulsion de mort, mais ce saut lui permet de rétablir un binarisme pulsionnel. C'est ce que Lacan interprète en disant que cette adhésion à quelque chose qui est mythique, au mythe de la dyade, au mythe du deux, porte quelque chose comme l'intuition freudienne de la faille sexuelle, ce serait sa façon à lui d'approcher la carence du Un de fusion entre les sexes. Au fond, si j'ai bien compris, ce profond sentiment qu'il y a du deux était sa façon à lui, Freud, de dire qu'il n'y avait pas l'Un de fusion. Le « il y a de l'Un » de Lacan bien plus tardif est tout autre évidemment, mais il semble avoir considéré que le dualisme freudien était en quelque sorte une formulation, défailtante certes, mais qui visait quand même à approcher le pas de rapport sexuel.

Alors, que retient-il, lui, de la pulsion de mort ? Je remarque d'abord qu'il la conteste mais pas l'au-delà du principe de plaisir, qu'il ne l'a jamais contesté et au contraire il l'a relevé. Or, je viens de le dire, c'est le fondement clinique sur lequel s'appuie Freud pour avancer sa pulsion de mort. Freud était parti d'une conception que Lacan qualifie, me semble-t-il à juste titre, d'aristotélicienne, l'idée que l'être est guidé par la recherche de cet équilibre tempéré des satisfactions qu'est le plaisir. Que l'être cherche son bien-être le plus homéostatique, le plus équilibré possible, et il lui a fallu vingt ans – alors que toute l'expérience vraiment s'inscrit en faux contre ce postulat –, vingt ans pour poser sa conclusion d'un au-delà du principe de plaisir, et pour mettre l'accent sur tous les phénomènes qui indiquent que l'être parlant ne cherche pas prioritairement le bien-être. Aujourd'hui en 2002, on a de cela, je crois, une idée beaucoup plus présente qu'en 1900 et même qu'en 1950, en tout cas c'est très sensible dans la clinique analytique qu'il y a cette force « sardonique », comme dit Freud, qui pousse l'individu

parlant dans les voies de la répétition. On croit chercher son plaisir mais on glisse dans les rails de la répétition du déplaisir. En outre, ce qui a laissé Freud éberlué, et qu'il a mis beaucoup de temps à admettre, c'est que finalement le plus déplaisant se répète non seulement dans la vie en général mais dans le transfert. Dans le transfert, ce sont, comme il dit, les expériences les plus déplaisantes, les plus douloureuses, les plus ravageantes que l'enfant a rencontrées au départ qui reviennent inexorablement. Lacan ne peut que s'en appuyer. Plus, il considère que cet au-delà du principe de plaisir freudien, introduit en 1920, était là dès 1895, sans le terme et sans que Freud lui-même l'ait formulé. Il fait une lecture de l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » où il montre que Freud, posant la notion de trace mnésique, qu'on peut reformuler en trait unaire, mettait déjà en question, sans le savoir peut-être, le principe de plaisir et posait les bases de la répétition de la perte programmée. Pour lui, cet au-delà du principe de plaisir était impliqué dès le départ de la découverte de l'inconscient dans l'œuvre freudienne.

J'en viens à la pulsion de mort, mise en forme lacanienne. Il y a à vrai dire des étapes dans l'élaboration de Lacan. Mais enfin le premier texte pertinent, c'est le discours de Rome, « Fonction et champ de la parole et du langage », et je me référerai ensuite au séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* et à « Position de l'inconscient », texte dont Lacan lui-même dit que c'est pour lui la suite et le complément du discours de Rome. Je résume des choses que j'ai étudiées très en détail par ailleurs.

La thèse première de Lacan est que ce que Freud a appelé la pulsion de mort est lié à la parole, je cite : il y a un « rapport profond qui unit l'instinct de mort » – à l'époque il ne dit pas pulsion de mort, il dit toujours instinct de mort, pour garder sans doute présent le biologisme de Freud –, « un rapport profond qui unit l'instinct de mort aux problèmes de la parole ³ ». Au terme, la pulsion de mort serait le nom des effets du langage sur l'être vivant, sur l'individu plutôt. Ce sont des thèses bien connues des lecteurs de Lacan qui sont un peu devenues maintenant des ritournelles en quelque sorte, avec une touche d'évidence. Mais ce qu'il dit au départ, c'est que la symbiose du petit prématuré qu'est l'enfant d'homme, sa symbiose avec le symbolique, le rend sujet à la mort. Qu'est-ce à dire ? Ça dit des choses diverses.

D'abord, que l'être parlant se sait mortel. Cela ne veut pas dire qu'il peut se représenter sa mort, là-dessus Freud a raison, il n'y a pas de représentations de la mort, mais il y a un signifiant de la mort, le signifiant que Lacan qualifie à l'occasion de maître absolu, un signifiant présent dans le langage et qui fait que chaque être parlant, même s'il ne se représente pas

la chose, peut s'anticiper comme mortel. Nous n'y croyons pas mais nous savons que nous allons mourir, on peut dire les choses comme ça. C'est le premier point, qui est assez facile et évident.

Le point le plus essentiel est que l'usage du symbole, le fait que l'être humain entre dans le symbolique, qu'il commence à user du langage, produit ce que Lacan appelle avec une expression forte « le meurtre de la chose », une mortification en somme, la perte d'une présence pleine. Il illustre ça de façon clinique très convaincante, il faut le dire, en reprenant le commentaire du jeu de l'enfant que Freud a lui-même présenté et utilisé pour introduire la répétition, le jeu de ce petit enfant qui joue avec une bobine, qui joue non pas à s'approprier la bobine mais à la lancer et à la perdre apparemment, et qui accompagne son jeu de présence et d'absence de la bobine de deux sons en opposition « fort - da », qui, quoique mal prononcés, veulent dire « pas là - là ». C'est quand même un geste, comme dit Lacan, de bannissement, de rejet. Finalement, il y a beaucoup de textes de Lacan pour dire que le symbole introduit de la mort dans le réel, introduit de l'absence, de la perte. Toute présence réelle est dès lors habitée de l'absence que le signifiant rend possible, de même qu'une absence n'exclut pas une présence dans la distance. Ces développements constituent les soubassements de la thèse du meurtre de la chose, qui va de pair avec l'éternisation du désir. Lacan rejoint ainsi des textes très freudiens, et par exemple la fin de *L'Interprétation des rêves*, où Freud évoque la genèse du désir. Il s'engendre de la marque d'une première expérience de satisfaction supposée, il s'engendre comme aspiration désormais inextinguible à retrouver quelque chose que l'on ne retrouve jamais puisque ce qu'on retrouve à la place est le trait mnésique, la trace mnésique. Lacan donne une grande fonction à cette mortification originaire. C'est la condition de la socialisation, au fond, la perte constituante du désir permettant d'engager l'être parlant dans la dialectique avec les semblables, dans la concurrence et la possession. Dit dans le vocabulaire de « Fonction et champ de la parole et du langage », cette négativation qui vient du symbolique est la condition structurale de la fonction historique du sujet, de la dialectique qu'il engage avec d'autres, dans le rapport aux objets et dans la constitution de son histoire.

Du coup, pour Lacan, une première redéfinition de la pulsion de mort est possible, qui dit que finalement ce que Freud désignait ainsi, c'était la limite de la fonction historique du sujet, qu'il visait le passé comme réel. Autant dire que la pulsion de mort n'est pas une pulsion. Le « passé comme réel », entendons le réel comme impossible, impossible à modifier. La fonction historisante que permet le symbolique est justement celle qui permet sur tout événement advenu de faire intervenir un après-coup, qui

le remanie, notamment en lui donnant un sens susceptible d'évoluer et de le changer. Il y a de ça dans la psychanalyse, le patient arrive au début et donne une première formule de ce qui a été traumatique, puis bon an mal an, travaillant comme analysant, il finit parfois par le voir sous un autre jour, et puis à la fin il arrive même que ça le fasse sourire. Ça, c'est la fonction historisante banalement saisissable dans l'expérience. Le passé comme réel, non historique, c'est le passé comme ce qui fut et qui ne peut être transformé. Ce qui fut suppose que ce soit inscrit, bien sûr, parce que pour l'animal ce n'est pas comme ça, mais pour le parlêtre ce qui fut, ce qui s'est inscrit, soit parce que ça a été dit, soit parce que ça a laissé des traces sur le corps, ça ne s'efface pas, et en ce sens il y a toujours une limite de la fonction historique, qui n'est pas devant elle, qui est en arrière en quelque sorte.

Il est clair que de cette première reformulation que Lacan donne de la pulsion de mort, limite de la fonction historisante du signifiant, il ressort qu'il ne s'agit pas d'une pulsion, c'est plutôt ce que j'appelle une instance de la mort. Je crois qu'on est autorisé à utiliser ce terme, instance de la mort, dans la mesure où il y a un signifiant de la mort qui est véhiculé dans le langage et qui fait que le parlant non seulement se sait sujet à la mort mais est mortifié, marqué en tant que vivant. Cette instance de la mort n'est pas une pulsion de la mort, c'est un fait de structure, en quelque sorte un destin de l'être parlant ou une condition de l'être parlant, et par conséquent ce n'est pas un choix du sujet.

Il y a plus cependant. Le plus fort et le plus frappant, quand on lit les premiers textes de Lacan, c'est qu'il évoque « le truchement de la mort ». C'est une belle expression – un mot que l'on utilise peu actuellement. Je dirais usage de la mort – truchement de la mort, qui culmine dans l'être-pour-la-mort, et l'assomption de la mort. On est dans un vocabulaire très pathétisant. Le truchement de la mort, c'est tout à fait autre chose que l'instance de la mort. Lacan essaye de montrer qu'il y a un usage possible de la mort, introduite dans le réel par le langage, on peut s'en servir, il y a un usage possible, une instrumentalisation en quelque sorte de la mort. Tout de suite, ça fait de la mort non pas une pure négativité, pour reprendre le vocabulaire de l'époque, mais une médiation ; c'est comme ça que Lacan le prend : la mort est une médiation possible de la vie véritable. C'est dire que tous ses textes du début introduisent la distinction de deux vies, la vie de l'organisme animal d'une part et puis ce que Lacan appelle la vie véritable, c'est la vie de l'être historisé dans son lien à ses semblables. Il a de très belles phrases, c'est la vie qui perdure, la seule dans laquelle l'individu prend existence. Il y a l'idée chez Lacan d'une sorte de sublimation de la vie animale par la médiation de la mort qui fait la vie proprement humaine. Et

Lacan de nous dire justement que rien ne distingue le rat du rat, le cheval du cheval, sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort, tandis que – voilà son paradigme du truchement de la mort – Empédocle se précipitant dans l'Etna laisse à jamais son inscription dans la mémoire des hommes. Finalement, Lacan explique comment on est là dans un registre de choix du sujet et comment dans tous les rapports aux semblables la médiation de la mort est présente. Dans ce texte, il formule ça en termes de liberté, c'est ce qu'il formulera plus tard en termes de choix éthique.

Il donne trois figures de la mort où s'inscrit la liberté humaine – voilà ses termes du moment. La première dans la lutte à mort, où il s'agit de dominer, fût-ce au prix de sa vie. C'est un écho de la lutte à mort hégélienne du maître et de l'esclave. Deuxième figure : sacrifier sa vie aux valeurs humaines, à ce qui donne à la vie son prix – il dit ça juste après la guerre, alors que la France venait de se partager entre les collabos et les résistants. Puis, troisième figure, le renoncement suicide du vaincu, qui choisit de mourir plutôt que d'être asservi, ce qui n'est pas sans faire écho à ce qu'il évoque plus tard quand il cite la formule « la liberté ou la mort ». Je passe très vite sur ces points.

En tout cas, voilà pour Lacan ce qu'il fallait démontrer, contre Freud : dès lors que du fait du symbolique, du signifiant, le sujet a accès à sa réalité mortelle, dès lors qu'il a le signifiant de sa mort, un désir de mort est possible, qui n'est pas une pulsion de mort, qui n'est pas une perversion de l'instinct, mais un usage de la mort pour, je cite, « une affirmation désespérée de la vie ⁴ ». On n'entend cela que si on a bien en tête la distinction des deux vies, la vie qui s'inscrit dans la mémoire des hommes et l'autre, la vie animale.

Finalement, il reformule la pulsion de mort freudienne avec une autre formule : « Le sujet dit : "Non !" » On la trouve dans une page magnifique : patiemment, je cite de mémoire, il soustrait son existence précaire « aux moutonnantes agrégations de l'Éros du symbole ⁵ ». À savoir que le sujet que le symbolique a fait entrer dans la dialectique des identifications aux semblables, des idéaux de l'Autre, ce sujet peut choisir de se faire valoir par la négation. C'est une thèse, une fois établie, sur laquelle Lacan n'est plus revenu, bien qu'il l'ait formulée autrement. Il l'a reprise des années plus tard, par exemple à propos de Gide. Il se moque de ceux qui ne comprennent rien aux amours étranges de Gide, car ils ne peuvent pas comprendre qu'« un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme ⁶ ». C'est toujours la même idée : mourir pour s'installer dans la vie véritable définitivement.

On peut saisir que dans ses développements, Lacan est sur la trace du sujet, il est en train de s'avancer vers ce qu'il appellera la subversion du sujet. Si on pose la question : qu'est-ce donc que ce sujet qui n'émerge que comme effet du symbolique, comme résultat de la mortification symbolique ?, la première réponse dans la démarche de Lacan est celle-ci : il n'est, lui le représenté qui diffère de son représentant, que comme la présence d'une négativité, la présence du dire non. C'est une option éthique. Le répondant structural de cette option, c'est qu'au fond le sujet, si on cherche à le loger dans la série des signifiants, on n'a pas d'autre recours que de l'écrire comme un -1 signifiant, c'est un élément qui est là dans la série mais qui ne fait pas partie de la série.

Que reste-t-il une fois dépouillées toutes les images narcissiques qui captivent le désir, que nous appelons maintenant chute des identifications ? Lacan le disait à cette époque par la médiation de la mort. Il reste, éventuellement, la trace, l'inscription de ce qui pouvait dire non, et qu'Empédocle illustre, d'où le recours à l'être-pour-la-mort heideggérien, à la subjectivation de la mort. Pour faire valoir ce que l'on est en propre, non pas dans ce que j'appelle notre être « autrifié » (notre être autrifié, c'est tout ce que l'on emprunte aux images et aux signifiants de l'autre, c'est une grande part, c'est une enveloppe bien épaisse), pour faire valoir donc l'existence propre singulière, à ce moment-là, Lacan ne voit rien d'autre que le non de la négativité du sujet. Ça pousse à dire – je n'entre pas dans cette question mais elle est présente – que la fin d'une analyse, c'est la solution de l'être-pour-la-mort et que l'analyste représente la mort, une formule un peu forte. Si vous m'avez suivie, il le dit textuellement, non seulement il fait le mort techniquement mais il représente la mort. Ça veut dire qu'il représente l'existence du sujet en tant qu'il peut se soustraire.

Il y a quelque chose de trompeur au niveau des résonances : « assumption de la mort ». Cela vibre du côté du tragique – mais en réalité cette assumption de la mort, c'est du narcissisme à la puissance deux. À la puissance deux parce que ce n'est pas le narcissisme du moi. Dans son texte « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », Lacan emploie l'expression « narcissisme du désir ⁷ », en le distinguant du narcissisme du moi. Une autre sorte de narcissisme donc mais qui va du côté de l'affirmation de son existence comme unique, irremplaçable, qui mérite d'être inscrite dans la mémoire des hommes. Ça, au fond, c'est ce qu'incarne Antigone. Si vous lisez *L'Éthique de la psychanalyse*, il convoque Antigone parce que, avec l'histoire de la sépulture de son frère, c'est celle qui ne cède pas sur ce point : il a été ce qu'il a été, il a peut-être été criminel à l'égard de la cité, peu importe ce que j'appelais les œuvres – pour évoquer

une autre tradition, une tradition plus janséniste, disons –, peu importe les œuvres, il a été et cela mérite d'être inscrit. Ça, c'est vraiment le « ne pas céder » sur ce que Lacan appelle le passé réel, à savoir : c'est advenu, son inscription dans la vie, « fils de », et ça mérite d'être inscrit. Ça ne va pas vers le dépouillement de l'affirmation de soi, même si ça va vers le dépouillement des enveloppes conjoncturelles de l'existence.

Je passe à l'élaboration proprement lacanienne du concept de la pulsion, au singulier, à partir de l'année 1964.

La question porte sur ce qui reste de vivant dans l'individu mortifié par le langage. La question devient : comment l'organisme entre en jeu dans la dialectique du sujet qui se fait avec l'Autre, comment l'organisme dont se fait le corps est pris dans cette dialectique, et on voit là Lacan commencer à parler de la vie et du vivant et même tenter de rejoindre quelque chose des élaborations de Freud, le Freud de pulsion de vie/pulsion de mort, mais évidemment dans un tout autre vocabulaire. Il commence par emprunter une idée qui n'est pas de lui et qui vient plutôt des biologistes, mais que Freud lui-même avait reprise : l'idée qu'il y a un lien entre la mort individuelle et la sexuation dans les espèces, ce qui fait qu'on ne peut pas confondre la vie et le corps individué. Il y a de la vie qui n'a pas de corps individué. Comme il le dit dans « Radiophonie », si on cherche la vie au niveau du polype, on l'y trouve, mais sans le corps individué. Donc il y a l'idée que la reproduction par le sexe est liée – cela donne une hiérarchie des espèces – à la mort individuelle. Lacan cherche à mettre à jour, à développer l'idée qu'il y a donc une homologie, voire une superposition dit-il, entre d'un côté les béances de la vie des corps sexués, à savoir qu'ils sont sujets à la mort individuelle, et d'un autre côté les béances qu'introduit le symbolique. Autrement dit, il y a de la mort qui vient du symbolique et puis il y a de la mort qui ne vient pas du symbolique : les espèces animales qui ne parlent pas, les espèces dites supérieures, ne sont pas moins mortelles. Donc il superpose ces deux morts : la mort infligée par le signifiant et la mort qui vient de la sexuation du vivant.

Deuxièmement, Lacan en vient à étendre la notion de libido au-delà de l'humain. C'est très frappant puisqu'il définit dans le texte « Position de l'inconscient » la libido de la façon suivante : ce qui est soustrait à l'être vivant du fait de la reproduction sexuée. Ce n'est pas du fait du langage ; si on avait défini la libido à partir des premiers textes, on aurait dit : la libido est ce qui est soustrait à l'être vivant du fait du langage ; là c'est ce qui est soustrait à l'être vivant du fait de la reproduction sexuée. Là où Freud développait toute sa fantasmagorie conceptuelle sur le vivant qui veut mourir

mais par ses voies propres, Lacan produit son mythe de la lamelle. Un mythe a une fonction. Qu'est-ce que ça dit, le mythe de la lamelle ? Il dit : imaginons que quand un vivant naît, sort de son œuf – l'œuf, ça peut être l'œuf humain –, quelque chose est perdu, ce sont les membranes, ce que les sages-femmes appellent « la délivre ». Voilà qui représente au niveau du vivant l'homologue, le répondant de la perte qu'inflige le symbolique. Et imaginons encore qu'au moment où se rompent les membranes, et qu'il y a cette perte, un être, un fantôme dit-il, s'envole, qui sera le pur instinct de vie immortel et indestructible. C'est étrange sous la plume de Lacan : pur instinct de vie immortel et indestructible. Qu'est-ce ? Ce serait ce qui pousse tous les animaux supérieurs vers la reproduction, la reproduction au prix de leur mort individuelle. Alors cette libido immortelle et indestructible, au fond, c'est une reformulation complémentaire de ce qu'il appelait dans « Fonction et champ » l'éternisation du désir qui, lui, ne concernait en rien le vivant mais le sujet. Ici au contraire, il superpose les deux pour achever sa conception de la libido. Donc pas de pulsion de mort, mais la mort comme prix à payer pour le pur instinct de vie immortel qui préside à la reproduction, elle, mortifère, qui se paye du prix de la mort. Là il fait écho aux discussions des biologistes sur le *germen* et le *soma* et il fait écho à Freud évoquant ces discussions.

À partir de là, Lacan distingue deux champs, comme il dit. Il y a le champ de l'Autre et puis il y a l'autre champ qu'il finit par qualifier comme le champ du vivant. Ils ont une intersection mais ce sont deux champs différents : d'un côté le champ de l'Autre, avec le sujet, son désir indestructible, ses identifications et les normes, et de l'autre côté il y a précisément les pulsions, on peut dire *la* pulsion. De pulsion de mort et pulsion de vie freudiennes reste *la* pulsion – « la », c'est le monisme lacanien. Lacan le formule explicitement. Pulsion de vie et pulsion de mort ne sont valables que pour autant que ce soient deux aspects de la pulsion, ou deux faces dit-il encore. Dans la pulsion telle que reconstruite par Lacan, il y a la face vie – c'est la face dynamisante, tout ce qui fait marche en avant – et il y a l'autre face, la face mortelle et mortifiée. Ce qui fait qu'il peut dire que toute pulsion a une affinité essentielle à la zone de la mort. « Toute pulsion est [...] pulsion de mort ⁸ », autre formule qu'il emploie. Ça veut dire que la conceptualisation binaire de Freud se trouve résorbée par le concept de pulsion. Ça met en question l'être pour la mort – très explicitement à la page 232 du *Séminaire XI* –, « car enfin y a-t-il un être-pour-la-mort ⁹ ? » C'est une mise en question de ce qu'il a formulé lui-même. Première conclusion : si on veut être rigoureux, il n'y a pas de pulsion de mort chez

Lacan, il n'y a pas de pulsion de vie non plus, mais un instinct de vie et *la* pulsion, dont il évoque plus tard l'instance quadruple.

Du côté du sujet, Lacan revient aussi sur ce qui a été évoqué dès le départ, l'usage possible de la mort pour s'inscrire dans la vie, la vie véritable, il dit autrement ce qu'il évoquait comme la négativité du sujet par la formule : « Le sujet dit : "Non !" », avec la notion de séparation. Dans « Position de l'inconscient », ayant construit l'aliénation du sujet dans le signifiant, il avance sa séparation possible. Le sujet se sépare en mettant en jeu l'objet petit *a*, et c'est cette séparation qui reformule l'être-pour-la-mort. La séparation en est l'autre nom. C'est si vrai qu'il reprend son exemple paradigmatique d'Empédocle pour dire que le paradigme de la séparation ¹⁰ est Empédocle se jetant dans l'Etna.

Le mot séparation a des résonances trompeuses, comme l'assomption de la mort. La séparation – Lacan en donne différentes définitions, il en donne un mathème aussi, je laisse ça de côté – désigne une opération du sujet, donc un choix, un vouloir, non pas un destin structural comme l'est l'aliénation signifiante. C'est une opération dans laquelle, je cite, « le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient ¹¹ ». Ça nous renvoie aux développements sur la perte solidaire de l'émergence du signifiant, mais « se réaliser dans la perte », c'est une façon de se servir de la perte, comme il avait d'abord dit qu'il se servait de la mort. Et il s'en sert dans l'activité pulsionnelle, c'est-à-dire en allant quêter dans l'autre un objet qui compense sa perte de vie, l'objet pulsionnel, mais cette quête, en même temps, restaure la perte. D'où la définition des deux faces de la pulsion : l'activité pulsionnelle, c'est ce par quoi le sujet à la fois compense et restaure sa perte. La pulsion fait le tour de l'objet, ça veut dire que la pulsion ne s'approprie pas l'objet, ne le récupère pas, elle le met en jeu, le quête, mais au terme de l'activité pulsionnelle, ce qui reste c'est la perte restaurée.

C'est une activité de séparation d'avec l'aliénation, d'avec donc l'Autre du signifiant, mais pas d'avec l'Autre barré. Se séparer par la pulsion, c'est donc se servir du manque de l'Autre, de l'Autre barré, pour prendre un peu de réalité dans l'objet. Lacan le dit autrement : dans sa partition il procède à sa parturition. Son engendrement donc. C'est par l'objet *a* que le sujet se sépare dans la pulsion, c'est une perte partielle, ce n'est pas se perdre soi-même comme l'objet soustrait du suicide d'Empédocle. On retrouve exactement ici le narcissisme à la puissance deux de l'être-pour-la-mort que j'évoquais. Procéder à sa « parturition », c'est se faire être, dans l'activité pulsionnelle, autre chose que tous les signifiants et toutes les images. Ça veut dire que contrairement à ce qu'on s'imagine parfois, cette séparation

n'est pas une destitution, c'est le contraire, c'est une institution. Lacan le dit, quasiment littéralement : l'activité de séparation pour laquelle on se sert de la pulsion, de la perte en jeu dans la pulsion, a pour but de se faire un « état civil », c'est une autre façon de parler d'institution. « Rien dans la vie d'aucun, ne déchaîne plus d'acharnement à y arriver ¹². » Ce n'est pas suicidaire, l'acharnement à se faire un état civil. C'est bien pourquoi d'ailleurs, dans le séminaire *La Logique du fantasme*, tout ce qu'il avait mis sur l'axe de la séparation va se retrouver du côté du sujet d'un « je suis » ; la séparation, ça devient un « je suis » et non pas un « je dé-suis », si vous me permettez d'employer ce néologisme. Le sujet opère avec sa perte pour s'instituer.

Alors, à l'évidence, ça ne fait pas une pulsion de mort, ça ne fait pas même une visée de la mort, c'est tout le contraire, c'est un usage conditionnel et partiel de la mortification, subordonné à la visée de ce qu'il appelle l'état civil ou l'institution subjective, qu'il appellera, tout à la fin, « se faire un escabeau », dans sa deuxième conférence sur Joyce que vous trouverez dans le volume *Joyce avec Lacan*. « Se faire un escabeau », ce n'est pas loin de « se faire un état civil », sauf que ça ajoute l'idée que les états civils ne sont pas tous de même plan, il y en a de plus rehaussés que d'autres. En tout cas, ça n'a rien à voir avec une pulsion de mort.

La pulsion de mort freudienne se trouve volatilisée entre d'un côté – du côté du vivant – la part de mort qu'il y a dans les pulsions partielles, et de l'autre son corrélat, le fait qu'il n'y a pas de pulsions sexuelles au sens d'une pulsion génitale. Le sein, l'excrément, la voix, le regard sont des objets pulsionnels, l'autre sexe n'est pas un objet pulsionnel. D'où la question de savoir comment, malgré tout, on arrive à la reproduction par des voies naturelles. On va peut-être y arriver par d'autres voies, c'est de plus en plus le cas, je ne sais pas si cela se généralisera, mais il est certain en tout cas que la reproduction par les simples voies naturelles est maintenant un peu questionnée, Lacan l'évoquait par un petit apologue simple et sympathique dans son séminaire sur l'angoisse. Supposons que vous prenez un chien, une chienne pour les mettre dans un petit enclos, vous attendez et vous savez le résultat. Supposons de même que l'on mette un homme, une femme dans un lieu isolé avec juste la nourriture et de quoi survivre pendant longtemps, très longtemps même, eh bien avec le parlêtre il n'est pas du tout sûr que même dans ces conditions il se passe quoi que ce soit. Et c'est vrai, en plus.

Pour conclure. Avec cette volatilisation de la pulsion de mort, restent, du côté du vivant, la part de mort qu'inclut la pulsion partielle, et par

laquelle commence à s'introduire la jouissance, le thème de la jouissance, et du côté de l'Autre, là où le sujet a son site, la possibilité pour le sujet de choisir la séparation et éventuellement de la pousser jusqu'à son point extrême qui met en jeu la vie. Ce n'est pas le quotidien de l'expérience, mais on ne peut pas dire que ce soit une donnée clinique rare. Dans la pensée, la mise en jeu de sa propre mort pour s'inscrire dans l'Autre, voire pour savoir jusqu'où on compte dans l'Autre, est une banalité clinique.

Dans la suite, dans ce qui vient après les *Écrits*, il n'y a pour l'essentiel plus de questionnement de la pulsion de mort, mais la problématique des rapports du signifiant à la jouissance, qui culmine, au-delà de ses instances triples ou quadruples, dans le monisme final de la coalescence de ces deux dimensions avec l'inconscient joui et son nouveau *cogito*.

* ↑ Conférence prononcée au collège clinique de l'Ouest, à Rennes, en février 2002.

1. ↑ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1997, p. 87.
2. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 316 : « La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique [...]. »
3. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », art. cit., p. 316.
4. ↑ *Ibid.*, p. 320.
5. ↑ *Ibid.*
6. ↑ J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 754.
7. ↑ J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits, op. cit.*, p. 733.
8. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 848.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 232.
10. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », art. cit., p. 843.
11. ↑ *Ibid.*
12. ↑ *Ibid.*